

Éric Zemmour

L'Autre

R O M A N

DENOËL  
Balland

Extrait de la publication



# L'Autre

DU MÊME AUTEUR

*Balladur, Immobile à grand pas*, Grasset, 1995

*Le Coup d'État des juges*, Grasset, 1997

*Le Livre noir de la droite*, Grasset, 1998

*Le Dandy rouge*, Plon, 1998

*Les Rats de garde*, en collaboration  
avec Patrick Poivre d'Arvor, Stock, 2000

*L'Homme qui ne s'aimait pas*, Balland, 2002

Éric Zemmour

L'Autre

ROMAN

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

[www.denoel.fr](http://www.denoel.fr)

© 2004, by Éditions Denoël/Éditions Balland  
ISBN 2-207-25496.8  
B25496.8

*À ma mère*





*Tout est vrai, rien n'est exact.*  
**Maurice Barrès**



## 1.

Il regardait couler lentement le calva dans son café. C'était le troisième de la matinée. Autour de lui, le bruit métallique des billards électriques couvrait les commandes au bar. De jeunes garçons au teint bistre insultaient les machines dans un arabe rauque, et il devenait au hasard des mots reconnus que la maman du flipper n'avait pas été vertueuse. Au fond du bistrot, à l'angle des rues Ernestine et Doudeauville, une multitude de dialectes africains se mêlaient dans de superbes harmonies. Parfois, quelques mots d'anglais rendaient possible une conversation entre un Ghanéen et un Nigérian. Seul un vieux Sénégalais s'obstinait à parler un français aussi élégant que les costumes de lin blanc qu'il portait en toutes saisons ; mais personne ne le comprenait.

Quand il avait choisi, il y a vingt ans, de s'installer dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement de Paris, derrière le quartier de la Goutte-d'Or, Albert Riedel avait goûté ses immeubles confortables sans être cossus ni bourgeois, la modicité de ses loyers à quelques encablures de Montmartre, mais surtout ses couleurs, ses bruits, ses odeurs, ses accents qui

lui rappelaient cette Algérie qu'il avait tant aimée jeune soldat.

Désormais, il regardait son café-calva comme une ultime défense de l'identité nationale ; une sorte de ligne Maginot, contournée et ridicule comme toutes les lignes Maginot. Inutile. Mais son inutilité le rendait plus précieux encore. Rigolard, il se traita de franchouillard, de sale Gaulois. Et en reprit un quatrième. Pour la route.

Il n'avait que quelques pas à faire. Il gravit son escalier vermoulu, le souffle court, sifflant, les longues mèches grises qui lui faisaient une crinière dont il était si faraud lui collant au front. Il supportait de plus en plus mal les quatre étages imposés. Quelques jours plus tôt, il n'avait pas fêté ses soixante-dix ans, mais le mépris n'avait pas suffi. Dans la cage d'escalier s'épandaient les odeurs de cuisine africaine qui ne lui mettaient plus l'eau à la bouche ; il se surprenait à regretter les relents de chou-fleur de son ancienne concierge portugaise rentrée au pays. Il fut soudain bousculé par une cohorte de gamins, tous du même âge, qui se poursuivaient sur la rampe, dans un brouhaha qu'il ne parvenait plus à trouver joyeux.

Il jeta son manteau sur un canapé de cuir blanc fatigué. Les pelures d'une moquette râpée cernaient une chaussette solitaire. Le poste de télévision était surmonté d'une grosse boîte cylindrique à couleurs électriques, un de ces gadgets qui faisaient fureur il y a trente ans, et qui recueillait depuis lors sur ses pinces éteints toute la poussière du monde. Cette pièce unique avait la gaieté

factice et commerciale d'une planète disparue. Il s'assit à sa table de travail en Formica bleu électrique, sur une chaise en plastique jaune. Des pellicules grasses tombèrent de sa veste de tweed marron glacé sur les touches de la Remington noire. Son éditeur l'exhortait à acquérir un ordinateur ; il rétorquait que ses à-valoir n'étaient pas assez élevés. Il ne pouvait pas lui avouer que sa Remington était l'ultime trace de son rêve enfoui de grand écrivain. Il ne savait pas écrire à la plume d'oie. Dans les rares journaux où il portait encore quelques piges, on lui demandait son adresse e-mail ; la dernière secrétaire de presse le rabrouait pour ses interlignes inégaux et ses fautes de frappe. Dans la salle de rédaction, des jeunes femmes affairées, le cheveu court, la cigarette blonde pendue aux lèvres, ne levaient pas la tête de leur écran. Il essayait d'attirer leur attention, se rengeant, empoignant de ses doigts boudinés le large col de sa veste en jean vert d'eau – à la mode dans les années soixante-dix. En vain. Elles ne le connaissaient pas et n'en souffraient pas. Il ne pouvait pas les inviter au café du coin ; elles ne buvaient pas. Il leur demandait des nouvelles de leurs enfants ; elles n'en avaient pas. Il croyait se valoriser en parsemant ses digressions de bons mots du cardinal de Retz, d'aphorismes de Chamfort, de fulgurances d'André Suarès, d'hermétismes de Mallarmé ; elles ne les avaient pas lus. Il osait deux ou trois paillardises, mais leur regard méprisant lui fit craindre un procès en harcèlement sexuel. Il ne maîtrisait pas les nouvelles règles du jeu.

Pourtant, il avait été jadis un reporter reconnu ; il avait travaillé pour Lazareff à *France-Soir*, Thérond à *Paris-Match* ; il avait servi de nègre à Kessel, côtoyé Lulu Bodard au Vietnam, qu'ils s'obstinaient tous deux à nommer Indochine – après tout, clamaient-ils, de Gaulle n'avait-il pas toujours appelé l'Union soviétique par son nom désuet de Russie ? Il avait tâté de la télévision à la fin des années soixante ; il avait même été un présentateur du journal de 20 heures fort convenable, pendant quelques mois. C'était au temps béni situé entre Léon Zitrone et PPDA : on n'était pas riche mais tout restait possible. Quand il commençait à raconter ses guerres, le regard incrédule de ses jeunes consœurs le meurtrissait.

Il partait, les yeux baissés, non sans avoir passé une main tavelée dans sa longue chevelure, un ultime geste de vieux beau. Avec son chèque en euros dans la poche, il avait l'impression d'être revenu au temps des salaires dérisoires d'avant 1968.

Il relut lentement sa dernière feuille. Il biffa un mot, ajouta à la main une phrase entière. Encore une page qu'il devrait recommencer. Mais il ne se plaignait ni ne se décourageait. C'était un travail de dentellière, il le savait. Il devait retrouver ce mélange savant de grande dame italienne, ses airs, ses tournures, ses roucoulades, ses préciosités, ses à-peu-près aussi, ses archaïsmes de terroir et ses italianismes, son charme indéfinissable : sa mère. C'était elle qu'on devait entendre, lire. Elle qui tenait son journal. Elle dont il avait retrouvé miraculeusement le témoignage enfoui. Elle, la meilleure amie de la maman de l'Autre. Sa confidente. Un mince sourire effleura ses

lèvres. Il était satisfait. Il répéta à haute voix. Non, il ne se prenait pas pour Flaubert ; il n'avait plus l'âge. Mais le ton, l'accent, la musique des phrases, il lui importait que tout fût parfait, conforme à ses souvenirs d'enfance. Même à Lalinde, même à Trémolat ou au Bugue, ils ne devaient pas se douter de la supercherie.

Au bout de deux heures de ce travail de précision, il repoussa la lourde Remington devant lui. Il posa ses lunettes sur la table, fit trembler les pieds de sa chaise. Il ne parvenait plus à se concentrer. Il pesta contre son âge, puis songea qu'à dix ans déjà il n'avait pas acquis ces habitudes laborieuses qui vous accompagnent toute une vie. Sa maman n'avait pas été assez sévère ni exigeante. Pas comme celle de l'Autre. « Mon fils n'est pas un singe savant. » N'empêche. Le singe savant avait eu une autre carrière, une autre réussite. Une autre vie. C'est sa maman qui avait eu raison. Il alluma le poste de télévision, déambula de chaîne en chaîne. Il aimait voir sans regarder, entendre sans écouter. Il picorait des images, des sons, des couleurs, des lumières, des mots, des ballons et des chars, des maillots, des robes d'organdi et des uniformes, des palais vénitiens et des maisons en torchis, des bouches qui se mêlent et des mains qui menacent. Cette variété d'impressions et de sensations le nourrissait ; il confondait ce désordre avec la liberté. Soudain, il vit l'Autre. Il le reconnut tout de suite, sans même voir son visage, ses jambes immenses, ses gestes mécaniques, regard vide et sourire figé, même quand tout le reste du corps s'agite, son petit point rouge à la boutonnière. Les mains d'Albert Riedel

tremblèrent aussitôt, il s'épongea le front; son sourcil droit fut pris de mouvements incoercibles. Il connaissait bien ces symptômes ridicules. C'était l'Autre. Il entendit les premiers mots prononcés d'une voix saccadée, à une tribune improvisée, devant des journalistes anonymes, dans une contrée inconnue. Il ne put en supporter davantage. Il éteignit. Il tremblait. Il détestait cette sensibilité excessive. Elle le rendait plus faible qu'il ne le souhaitait. Un ami de cinquante ans n'est plus un ami ou il est devenu un frère. Un autre soi-même. Ce n'était pas le cas, bien sûr. Et alors? Il devait se dépouiller de tout sentiment; leurs souvenirs n'étaient plus que des ingrédients du livre. Il n'était qu'un auteur tenant à distance respectable ressentiment ou esprit de vengeance; la main fiévreuse et la tête froide, lucide. Un écrivain. Ce n'est qu'à ce prix, se dit-il, qu'il réussirait son ouvrage. Il aimait bien ce mot-là. Ouvrage, ça vous avait un petit côté artisanal, travail de femme à la veillée, feu qui crépite dans la cheminée, chien qui dort au pied. Enfantillages. Il ralluma le poste, retrouva la chaîne, s'obligeant à regarder. Toujours l'Autre. Il observait les images, fasciné. Sa main ne tremblait presque plus. Soudain, l'Autre égrena un rire interminable et pencha la tête en arrière, comme un boxeur esquivant un coup; mais son regard durci ne cessait de surveiller l'adversaire, prêt à l'assommer.

« Monsieur le Président, Mister Président... » La houle des micros et des caméras s'était immobilisée à quelques centimètres de son nez immense; deux costauds les repoussèrent sans ménagement. L'Autre étala les paumes



de ses mains devant lui, sans qu'on sache bien s'il voulait calmer les ardeurs de ses gardes du corps ou regagner un peu d'espace vital. Il arrondit deux doigts, sa voix mécanique enfla : « Au nom de la France, j'ai expliqué au chancelier allemand que les intérêts de nos deux pays, qu'une si longue et tumultueuse Histoire rassemble, comme l'avaient si bien rappelé le général de Gaulle et le chancelier Adenauer, ici même... »

L'Autre était en pilotage automatique. Il pouvait tenir une heure. Il ne disait rien ; il parlait seulement. Son corps était présent ; pas lui. Personne ne s'en était aperçu là-bas, mais Albert Riedel connaissait bien cet art particulier que possédait à merveille l'Autre de dire des choses, et de penser en même temps à autre chose, sans que ses interlocuteurs se doutent de rien. Enfant déjà, Albert avait pu admirer son camarade réciter une fable de La Fontaine, tout en surveillant l'échange de billes qui s'opérait sous la table. Et obtenir la meilleure note.

L'écran redevint noir.

Albert se remit à sa table de Formica bleu. C'étaient les dialogues entre leurs deux mères qui lui donnaient le plus de mal. On ne pouvait imaginer couple plus disparate que la maman d'Albert Riedel et celle de l'Autre, la grande bourgeoise piémontaise, longues jambes et talons plats, férue d'opéra, entonnant des airs de Verdi pour célébrer les joies et conjurer les peines, vêtue de couleurs chatoyantes qu'elle avait le talent insigne de rendre sobres, crédule mais longtemps incroyante, cousine du Signor Agnelli et de cardinaux romains, mais préférant dans sa

jeunesse dorée l'excitation des circuits automobiles au recueillement des églises, et la modeste modiste, fille d'instituteurs, premiers à rompre une longue lignée de paysans, présence massive aux cheveux noirs et aux mains larges et blanches, pâtissière émérite, table ouverte et grand cœur, d'un catholicisme fervent qu'elle mâtinait de superstition et même de magie noire, comme il sied en Périgord.

Pourtant, ces deux-là ne se quittaient pas. Elles échangeaient leurs recettes et leurs secrets, leurs grandes joies de mères et leurs petites misères de femmes, se donnaient des conseils réciproques sur leur tenue vestimentaire et l'éducation de leurs garçons; elles mêlaient leurs larmes après que les enfants étaient couchés et les maris partis. Albert Riedel recommençait cent fois un mot, un échange. Tout, les accents, si prononcés de part et d'autre, les fautes de syntaxe, si variées entre la Piémontaise et la Périgourdine, la saveur des répliques et la douceur des sentiments, il transcrivait tout avec un soin maniaque. Il savait que son livre reposait sur l'amitié improbable des deux femmes; là résidait le charme de l'ouvrage, sa raison d'être, son mystère, son secret. Sans ces deux femmes et leurs chuchotements étranglés, leurs confidences à mi-voix, point de livre, point de scandale, point de succès. Tout le reste en découlait, les deux maris comme les deux fils. Même celui qui paraissait le personnage principal : l'Autre. C'était tout ce qui le liait encore, se dit Albert, à l'Autre, cet amour des deux femmes, mortes depuis si longtemps. Qu'il se faisait fort, lui, Albert le démiurge, de ressusciter.

Il songea dans un sourire narquois que l'Autre ne l'en remercierait même pas. L'ingrat.

Il ralluma le poste de télévision. Quand il vit sur l'écran l'Autre descendre de son avion officiel, le visage tordu dans un impeccable salut à des soldats dont il ne reconnaissait pas l'uniforme, il se servit un cognac dans un grand verre à whisky. Après qu'il eut vidé son verre, sa main ne tremblait plus.





# Éric Zemmour

## •• L'Autre

Albert Riedel, jadis reporter connu, achève, aigri et solitaire, dans un miteux studio parisien, le livre qui lui offrira sa revanche.

Au Palais, Lucien Brincourt de Saint-Alvère, le secrétaire général de l'Élysée, s'inquiète : Riedel dévoilerait de sulfureux secrets sur la jeunesse, l'intimité même du président dont il fut l'ami. Saint-Alvère obtient le manuscrit et le remet au président, François Marsac. La lecture est vertigineuse. Marsac voit défiler toute sa vie : parents, enfance dans les années 30, ENA, mariage huppé, ascension éclair. Viennent les années 60. Impitoyable, Riedel continue son enquête : fonds secrets, comptes en Suisse, femmes dont Marsac use comme de kleenex. Et Riedel de conclure, preuves à l'appui : ce n'est qu'un jouisseur et un imposteur qui ne recule devant rien.


Marsac titube. Son secret est dévoilé. Les ordres sont clairs : Saint-Alvère doit impérativement bloquer l'ouvrage. Filatures, écoutes, menaces. Rien n'y fait. Comment Marsac parviendra-t-il à faire fléchir Riedel, son complice d'autrefois ?

Récit à clefs, *L'Autre* est d'abord un formidable roman balzacien, qui, dans la tradition française, conjugue littérature et politique. On plonge avec bonheur dans cette comédie du pouvoir, des dorures ciselées des bureaux Louis XV aux suites présidentielles des Méridien. Zemmour a écrit, vingt ans après *Le Bon Plaisir* de Françoise Giroud, le roman vrai de la V<sup>e</sup> République.

Grand reporter au *Figaro*,  
Éric Zemmour est l'auteur  
de six livres. Dès sa  
première publication,  
*Immobile à grand pas*,  
biographie d'Édouard  
Balladur, sa plume de  
journaliste politique cache  
celle d'un écrivain.  
*L'Homme qui ne s'aimait  
pas*, portrait de Jacques  
Chirac, paru en 2002,  
confirme ces deux  
qualités et remporte un  
énorme succès.

Balland

DENOËL

B 25496.8  01.04  
ISBN 2.207.25496.8  
18 €

  
9 782207 254967